

HOBBS N'A PAS DIT SON DERNIER MOT

[Tanguy Struye de Swielande](#), [Dorothee Vandamme](#)

Comité d'études de Défense Nationale | « [Revue Défense Nationale](#) »

2015/5 N° 780 | pages 107 à 110

ISSN 2105-7508

DOI 10.3917/rdna.780.0107

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-defense-nationale-2015-5-page-107.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Comité d'études de Défense Nationale.

© Comité d'études de Défense Nationale. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Hobbes n'a pas dit son dernier mot

Tanguy Struye de Swielande

Professeur, Université catholique de Louvain.

Dorothee Vandamme

Doctorante, Université catholique de Louvain.

Voici près de vingt-cinq ans, la disparition de la rivalité Est-Ouest, laissait présager l'imminence d'un monde fondé sur une idéologie commune s'appuyant sur la démocratie, le libéralisme économique, l'État de droit, les élections libres et le respect des droits de l'Homme. L'occidentalo-centrisme, revigoré par la chute de l'URSS, a entraîné une vision téléologique des relations internationales, dont la résultante a été, à l'inverse de la certitude des dirigeants occidentaux, un conflit entre les rôles perçus par les uns et les rôles nationaux réels des autres et donc une crispation idéologico-culturelle entre les nations.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Si l'essentialisme de Huntington nous a laissé penser pendant un temps que le monde était le théâtre d'un choc de civilisations, l'approche de Hall et Jackson démontre bien le caractère relatif de cette notion de civilisation, dont les dimensions évolutive et relationnelle s'affirment de plus en plus. Tout comme la puissance, la civilisation et au-delà l'identité, sont des concepts reposant en grande partie sur les relations qu'entretiennent les acteurs entre eux, que ce soit au sein d'un même groupe – le groupe référent – ou bien vis-à-vis d'un groupe extérieur. En effet, la civilisation est bien le résultat d'un construit idéologique et social, construit subjectif susceptible d'évoluer. Certes, l'identité demeure indispensable dans les relations internationales, en étant à la fois source de conflits et instrument du politique. Si la mondialisation a fait naître chez certains l'espoir d'une unité et d'un apaisement sur la scène politique mondiale, ses limites ont rapidement surgi. Ainsi, le différentiel de croissance et de développement, la confrontation des identités et la recherche de sécurité ont-ils mené à des crispations socioculturelles fragmentant non seulement les relations entre sociétés, mais également les sociétés en leur sein. La notion de civilisation prend alors une dimension différente et l'approche réifiée de blocs civilisationnels perd de sa pertinence. L'état actuel des conflits dans le monde démontre bien que les identités sont floues, vagues, évolutives, ils se situent à plusieurs niveaux et connaissent une mutation permanente.

Nous percevons ici les limites à étudier la civilisation comme un objet ayant une essence propre, plutôt que comme un ensemble de processus relationnels. Dès lors, l'idée sous-jacente sur laquelle se fonde le modèle libéral occidental – à savoir

que la civilisation occidentale serait parvenue à un niveau de développement « supérieur », qu'elle aurait atteint un palier au-delà duquel les États ne se font plus la guerre et entretiennent des relations pacifiques et apaisées – serait remise en question dans son essence même. En effet, contrairement à ce que certains voudraient affirmer, l'ordre libéral international ne s'est pas instauré en raison de sa supériorité éthique et morale, mais a bien été imposé – certes de manière douce – par la victoire unilatérale des États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, et s'inscrit dès lors dans une dynamique relationnelle d'autorité.

Un monde fragmenté

La structure actuelle du système international relève moins d'un déclin de la puissance absolue de l'Occident que d'une montée en puissance du « reste ». Les principales puissances qui composent le système international ont cessé d'appartenir à un bloc civilisationnel unique, et relèvent de plusieurs entités socioculturelles, certes marquées par des histoires propres et des expériences singulières mais dont les natures respectives reposent, avant tout, sur des variables identitaires lâches, imprécises, dans tous les cas complexes, entraînant des conceptions de rôle national hétérogènes voire incompatibles. La dissonance cognitive qui provoque un fossé idéologico-culturel prend racine sur ce différentiel, générant des postures politiques, socio-économiques, doctrinales et stratégiques particulièrement bigarrées. Sundeep Waslekar affirme, par exemple, que notre monde entre dans une « ère de fondamentalismes compétitifs » (*age of competitive fundamentalisms*). Il est aujourd'hui confronté à un repli identitaire et à une fragmentation culturelle tout à la fois intranationale, transnationale et supranationale auxquels il faut ajouter les luttes classiques pour les matières premières, les sphères d'influence, la domination du système international, etc. Ce bouleversement mondial induit une forme de cohabitation forcée, une « glocalisation » (*cf.* R. Coolsaet) source de tensions entre civilisations, sociétés, communautés pré et postmodernes, tensions également caractérisées par des asymétries entre les différents systèmes de valeurs, modes de représentations et intérêts. Il résulte de ces tendances une incertitude et une imprévisibilité dont les répercussions se ressentent à tous les niveaux. La résurgence récente des diverses formes de nationalismes et d'extrémismes à travers la planète est l'expression de cette évolution, les crises irakienne et ukrainienne en étant de beaux exemples.

Le champ des relations internationales devient plus complexe, plus diffus et plus difficile à cartographier que par le passé. Il investit désormais tous les champs d'action possibles : culturel, social, politique, émotionnel, médiatique, etc. Nous assistons donc à un glissement de plus en plus visible des dominantes purement politiques vers des dimensions politico-culturelles ou politico-émotionnelles. Dès lors, l'obstacle majeur auquel nous sommes actuellement confrontés réside dans notre incapacité à intégrer au cœur de nos analyses, réflexions et actes, les réalités sociales, culturelles, comportementales, intellectuelles d'une multiplicité

d'acteurs. Or, Bertrand Badie nous le rappelle : le poids de l'histoire peut peser sur tout un peuple et sur la définition de la politique étrangère d'un État. Les événements vécus comme des humiliations au cours de l'histoire sont bien plus qu'un « récit collectif », ils sont un « récit fondateur » dans lequel se combinent le statut des acteurs, l'usage du récit et la subjectivité construisant la perception. L'incompréhension génère le rejet, les catégorisations hermétiques, les simplifications à l'extrême. Chocs des cultures, des civilisations, des savoirs : l'incompréhension serait dès lors totale. Pour J. Gernet, « oubliant volontiers que l'histoire de notre civilisation nous a façonnés, nous nous croyons naturellement aptes à juger de modes de pensée différents des nôtres. Mais n'y trouvant pas ce qui nous est familier, nous les estimons le plus souvent sans grand intérêt » (cf. P.-F. Souyri). Les prismes culturels freinent souvent à aller au-delà des préjugés et à avoir, par conséquent, une approche hybride des problématiques et des enjeux internationaux.

Homo homini lupus

De nos jours, le monde se caractérise plus par l'anarchie et le chaos que par un système s'appuyant sur la sécurité collective. La guerre est consubstantielle à l'être humain et demeure la continuité de la politique par d'autres moyens. Raymond Aron affirmait ainsi que « les relations internationales se déroulent à l'ombre de la guerre » ; l'histoire passée et plus récente ne cesse de nous le rappeler. La phrase du philosophe anglais Thomas Hobbes, « l'homme est un loup pour l'homme », reste de cette façon plus que jamais d'actualité. Dans ce réalisme empirique (cf. D. Boucher) enraciné dans une anthropologie pessimiste, la structure anarchique du système international et la nature humaine causent la nature intrinsèquement conflictuelle des relations internationales. Dès lors, Edward H. Carr nous rappelle l'omniprésence et l'inéluctabilité de la puissance dans les relations interétatiques, entraînant le fait qu'un système international soit avant tout caractérisé par la configuration du rapport des forces (cf. R. Aron). Face à ce constat, les États organisent des politiques étrangères basées sur leur intérêt national, lequel est basé à la fois sur ledit rapport des forces et sur les idées et sentiments qui influencent les décideurs.

Ainsi, la puissance demeure le principe organisateur des relations internationales, et toute ascension de puissances situées en dehors de la sphère occidentale remet en question *de facto* le système international tel qu'instauré par l'Occident. Nous nous trouvons donc bien, aujourd'hui, dans un système international dans lequel le principal vecteur d'échange et de dialogue est la puissance, qu'il s'agisse de puissance douce, dure ou intelligente (*soft power*, *hard power* et *smart power*). Dès lors, la structure du système international dépend de la distribution de la puissance. La scène internationale actuelle n'est donc pas tant le théâtre d'une perte de puissance d'un État, mais davantage d'une montée en puissance et d'une affirmation d'autres puissances qui cherchent à gagner toujours plus d'influence dans l'arène politique mondiale. Face à ce *leadership* qui s'effrite, l'anarchie se réaffirme

comme principe ordonnateur des relations internationales : *in fine*, le système international est avant tout régi par des rapports de force entre les acteurs.

Le monde contemporain a plus en commun avec celui du début du XX^e siècle qu'avec celui du « nouvel ordre mondial » décrété par le président George H. W. Bush en 1992. En effet, entre les grandes puissances (confirmées et émergentes), le jeu des alliances et contre-alliances est engagé. Se dirige-t-on dès lors vers un système multipolaire plus ou moins stable, à l'image du modèle du Congrès de Vienne (1815) et du modèle bismarckien (1872) ou vers le pire des scénarios, celui des guerres hégémoniques (1914) ?

Hobbes-Kant : 1-0

En conclusion, en ce début de siècle, les bouleversements qui affectent les équilibres géostratégiques constituent un ensemble de défis importants pour les principales puissances internationales, confrontées à la nécessaire redéfinition de leurs objectifs de politique étrangère, voire de leurs ambitions. Il est aujourd'hui utile de rappeler les propos tenus par Albert Camus lors de la remise de son Prix Nobel en 1957 pour prendre la mesure des enjeux auxquels notre monde est désormais confronté : « Chaque génération se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse ». Les propos de l'intellectuel français comportaient alors une double « déconstruction » de la réalité : la première est que les utopies fondatrices ont vécu, la seconde pose l'idée de la persistance d'un (dés)ordre naturel, anarchique, dont l'œuvre de rééquilibrage, loin de représenter une démission intellectuelle et politique, se révèle une tâche noble.

En définitive, le monde restera encore longtemps caractérisé par la confrontation d'intérêts opposés. Ce monde anarchique n'empêchera toutefois pas les États de nouer des alliances ou des partenariats stratégiques avec d'autres en fonction de leurs intérêts propres. Aussi la *Realpolitik* a-t-elle encore de beaux jours devant elle et la citation de Raymond Aron n'a rien perdu de sa pertinence : « Le choix en politique n'est pas entre le bien et le mal, mais entre le préférable et le détestable ».

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- Martin Hall and Patrick Thaddeus Jackson (eds.) : *“Civilizational Identity: The Production and Reproduction of ‘Civilizations’”*, *International Relations*, New York, Palgrave Macmillan, 2007.
- Sundeep Waslekar : *An Inclusive World. In which the West, Islam and the Rest have a Stake* ; Mumbai, Strategic Foresight, 2007.
- Rik Coolsaet (eds.) : *“Introduction”, Jihadi Terrorism and the Radicalisation Challenge in Europe* ; Hampshire, Ashgate Publishing Limited, 2008.
- Bertrand Badie : *Le Temps des humiliés - Pathologie des relations internationales* ; Paris, Odile Jacob, 2014.
- Pierre-François Souyri : « La modernité japonaise dans tous ses états », *Le Débat*, n° 153, janvier-février 2009.
- David Boucher : *Political Theories of International Relations* ; Oxford, Oxford University Press, 1998.
- Raymond Aron : *Paix et guerre entre les nations* (8^e édition) ; Paris, Calmann-Lévy, 2004.